

A deux de jeu

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 27

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-210533>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sont les courtisans du foyer, mais avant de quitter celui-ci, disons qu'il a aussi, à l'instar des sièges et des nations, ses grandes époques.

La veille de Noël, par exemple, de ce jour solennel si justement cher au chrétien, on place sur le brasier du foyer un tronc dont le volume doit offrir pendant la nuit entière, s'il le faut, un aliment au feu, puis chacun fait ses préparatifs de veillée. Les jeunes gens et même les parents, qui ne dédaignent plus de s'y associer, sortent du fond de quelque tiroir des culots de plomb mis en réserve l'année précédente. Les enfants, de leur côté, vont détacher les *grebats*¹ remplis de noix et de noisettes, et ils s'évertuent à épuiser cette provision, tandis que les grandes personnes font fondre le plomb. Lorsque ce plomb est fondu, on le verse dans un vase rempli d'eau où le métal brûlant siffle et se crispe au contact du liquide froid, pour former en se séparant de ses scories, des arabesques capricieuses qui seront le miroir de l'avenir. Tous les regards se fixent alors avec une curieuse anxiété sur le grimoire métallique. Là, c'est une goutte de plomb surprise et solidifiée qui a l'aspect d'une bourse pleine et qui signifie qu'il arrivera de l'argent à la maison. Ici, c'est une petite feuille qui signifie, suivant qu'elle est polie ou âpre au toucher, une lettre, l'annonce d'une nouvelle heureuse ou malheureuse. D'un autre côté de la masse est un amas grisâtre de scories que le métal a ressaisies dans ses convulsions et qui dénote de l'ennui, des pertes, des chagrins.

Nous en aurions long à dire si nous voulions suivre ici toutes les interprétations, qui sont d'ailleurs toujours faites par chacun dans le sens de ses propres desirs ou de ses craintes.

Si nous voulons compléter la description de notre cuisine de la campagne vaudoise en 1830, nous ne pouvons en omettre le plafond, tout aussi occupé que son sol et ses murailles. En y élevant les regards, nous rencontrons le bord extérieur du manteau, très élevé de la cheminée et qui supporte les lanternes, le moulin à café et les lampes, au milieu desquelles on remarque déjà une lampe « moderne », devant laquelle recule le modeste, le timide et quand même utile et regrettable *borgnel*, en attendant d'aller rejoindre dans l'oubli du passé tant de choses que nous aimions.

Au plafond sont suspendus des festons d'oignons, de saucisses, de saucissons, brunis par la fumée, et flanqués des lards, des jambons, des côtes, des oreilles et des pieds de ces animaux, dont la vie est si courte, si peu appréciée, qui ont si peu de part à nos affections et qui fournissent cependant un si précieux auxiliaire à la cuisine.

Mais !... que voyons-nous là-bas, dans un angle à part et évitant comme par orgueil le contact de cet appétissant étalage ? Cette masse informe et rechignée qui a le privilège de plusieurs noms d'une harmonie sauvage, digne de son aspect, recèle une pâte exceptionnelle, une pâte réservée, sur la préparation de laquelle se sont concentrés tous les soins, une pâte faite avec recueillement, une pâte épicée de façon à faire jaillir les larmes des yeux de qui la touche et qui livre à la *piquette*² les assauts les plus fréquents et les plus destructeurs. En un mot, cet objet est le *podin*, le *boutefa*, le *boutalot*, saucisson monstre formé de tous les reliefs de chair hachée, pétrie avec du poivre et du sel et destinée au repas de tous, le jour que sera semé le chanvre.

Puisque le progrès, qui n'est pas toujours le progrès, triomphe, parfois malgré nous, d'habitudes et de mœurs qui nous furent chères, et pour cause, disputons-lui en au moins le souvenir.

L. LAMBOSSY.

¹ Panier d'osier ayant la forme d'un œuf et qui n'a qu'une étroite ouverture au milieu de sa largeur.

² Petit vin, produit de la fermentation du marc de raisin avec une certaine quantité d'eau.

Lausanne éditée.

Lausanne est incontestablement une des villes de Suisse où l'on édit le plus. Ses maisons d'édition, Payot et Cie, Georges Bridel et Cie, Rouge et Cie, Sack et Cie, Bidermann, Frankfurter, etc., jouissent — les trois premières, notamment, les autres sont plus récentes — d'une ancienne et très juste renommée, en dehors même de nos frontières.

La maison Georges Bridel et Cie, à l'occasion de son 70^{me} anniversaire — elle a été créée en 1844 — a publié un élégant petit historique, illustré, qui atteste éloquentement son importance et sa réputation.

La maison Georges Bridel et Cie a succédé à celle de Marc Ducloux, qui datait de 1833.

Son fondateur, Georges-Victor Bridel, l'a dirigée jusqu'à sa mort, en 1889. Depuis cette date, son directeur est M. Auguste Bridel (fils du précédent), entré dans la maison en 1874.

Au cours de ces 70 ans d'existence, la maison a publié 780 volumes et 275 brochures, non compris une grande quantité de réimpressions. En ajoutant celles-ci, ainsi que les années de nombreux périodiques, on arriverait à un total d'environ 2000 volumes représentant les genres les plus divers. C'est un beau certificat !

Assez exact. — La critique, en tous les domaines, perd de plus en plus crédit, et cela n'est point étonnant. Ce qui l'est, en revanche, c'est qu'elle ait pu jouir aussi longtemps d'une faveur et d'une autorité certes des plus discutables.

Un auteur — point trop malmené pourtant par les solennels pontifes de la critique — comparait celle-ci aux vins de certains pays qui n'en peuvent jamais produire de bons, mais qui peuvent, par contre, faire d'excellent vinaigre.

C'est assez cela.

Les beaux parleurs.

Ce bon X^{***} raconte à merveille, Mais il faut le voir rarement. Le premier jour, il est charmant, Ensuite, il est moins amusant, Puis il devient un peu pédant ; Bref ! il se répète et, souvent, Vous savez par cœur, dès la veille, Ce qu'il dira le jour suivant.

TITRE POUR TITRE

Il y a quelques jours, un journal publiait deux informations qui laissèrent les lecteurs perplexes. Voici :

Un grand mariage.

« Deux mauvais garnements, les nommés Albert G. et Paul S., s'amuseront à tourmenter, hier, avenue de la Grande-Armée, le chien de M. Zenith, le constructeur si estimé, auquel ils avaient attaché une casserole à la queue et introduit des pétards dans les oreilles.

» Une foule d'amis est venue leur présenter leurs compliments et leurs meilleurs vœux de bonheur, auxquels nous sommes heureux de joindre respectueusement les nôtres. »

Deux crétins.

« Hier a été célébré, en l'église paroissiale de Saint-Augustin, le mariage de M. José Hispano, l'excellent fabricant d'automobiles, avec M^{lle} Hélène du Pont Mirabeau, fille de l'amiral et de M^{me}, née Roud.

« Ces deux imbéciles ont été conduits par un agent, au poste de police, où procès-verbal a été dressé contre eux. Souhaitons qu'on les envoie réfléchir dans une maison de correction sur la stupidité de l'acte qu'ils viennent de commettre. »

Farceurs de typos !

Une erreur. — Un tailleur vient livrer à M. Y... le complet qu'il lui a confectionné et lui tend un petit papier.

M. Y... fronce le sourcil.

— Comment la facture en même temps que la livraison ? Monsieur mon tailleur, je considère ce manque de confiance comme une insulte.

— Oh ! pardon ! se confond le tailleur... Mon caissier a fait une erreur, il vous a rangé dans les clients qui paient...

A table d'hôte. — Un gros monsieur, de mine idiote, roule des yeux éfarés en se tournant successivement à droite et à gauche.

— Vous avez perdu quelque chose ? lui demande un voisin.

— Non... je cherche les cornichons.

— Ah ! je voyais bien que vous n'étiez pas dans votre assiette.

A l'école. — Le maître se dresse sur son pupitre ; il s'aperçoit que le petit Eugène, dans le fond de la classe, baisse la tête depuis un moment et paraît fort occupé.

— Qu'est-ce qu'Eugène est en train de faire ? demande le maître au voisin du délinquant.

— Il joue avec une ficelle, m'sieu.

— Prends-la lui et apporte-la moi.

Le voisin obéit.

— Bien... Maintenant, Eugène, viens au tableau.

Eugène ne bronche pas.

— Eugène, tu ne m'as pas entendu ? Je te répète de venir au tableau.

— J'peux pas sans la ficelle, m'sieu... C'est elle qui retient mon pantalon.

A deux de jeu. — Un pâtissier dont un rimailleur avait, dans une pièce de vers, vanté les produits, crut devoir reconnaître cette gracieuseté en lui faisant cadeau de quelques pâtés.

Mais le rimailleur vit que le fond du plat contenant les pâtés était recouvert d'une feuille de papier sur laquelle on lisait sa pièce de vers. Il s'en vexa et en fit reproche au pâtissier.

— Qu'avez-vous à me reprocher ? répliqua celui-ci, sans s'émouvoir. Nous sommes maintenant à deux de jeu : vous avez fait des vers sur mes pâtés et moi j'ai fait des pâtés sur vos vers.

T'y possible ! — Dans une station d'étrangers, deux bonnes paysannes déjà « sur l'âge », virent passer une « élégante », aussi légère et court vêtue que Perrette, mais pas à la façon de la gentille laitière de la fable.

— Regardez-voilà celle-là, Jeannette ! On dit que ces messieurs des hôtels lui donnent je sais pas combien par jour, une belle somme en tout cas, pour montrer comme ça ses jambes, dans la rue.

— Est-y possible ? C'est une honte ! Y faudrait leur faire les cornes ! Et dire que nous autres on a tant de peine à gagner son pauvre pain. Ah ! pour le même prix, on les montrerai bien comme ça nos jambes toute une année, qu'en dites-vous Françoise ?

Amis-Gyms, Bourgeoise, Choralions.

Sous-Offs, Artilleurs, faites encadrer vos diplômes chez l'ami OSCAR, aux Galeries du Commerce

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT